Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 47 (1918)

Heft: 3

Rubrik: Échos de la presse

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Il revint au bout de trois mois
Mieux en forme encor que naguère :
Repartit, revint bien des fois,
Depuis que dure cette guerre.
Je l'ai vu partout en avant ;
Mais au pupitre du primaire,
Je ne l'ai pas vu bien souvent :
Notre régent est militaire !

(Educateur.) A. Roulier.

ÉCHOS DE LA PRESSE

La crise de l'orthographe. — L'*Educateur* du 12 janvier nous apprend que l'Association des anciens élèves du collège classique cantonal de Lausanne, s'est occupée, dans sa dernière assemblée générale annuelle, de la crise de l'orthographe. Ces messieurs ont admis que la dite crise n'est pas une fiction, mais malheureusement une réalité, ce qui ne doit point surprendre attendu que, selon la boutade de Carl Vogt, le Vaudois est un Savoyard protestant, doublé d'un Allemand qui essaie de parler français...

Parmi les moyens proposés pour y remédier, on est étonné de voir recommander l'étude du vocabulaire Pautex, que l'école primaire a définitivement abandonnée.

Relevons, continue l'organe pédagogique en question, que M. Fiaux a dit avoir constaté que les examens de notaires ont révélé des lacunes très graves dans l'orthographe des candidats, et notamment chez ceux sortis des écoles secondaires, ce qui semblerait indiquer que ceux qui n'ont suivi que les classes primaires sont plus *calés*. Nous en sommes tout réjouis...

Le plus joli de l'affaire, c'est que la *Gazette de Lausanne,* rendant compte de cette assemblée, écrit noir sur blanc : « Cette *substancielle* discussion », et que la *Revue*, relevant malicieusement cette faute d'orthographe de son confrère, écrit à son tour *ortographe...*, ce qui semble prouver que la crise existe réellement.

Hélas ! oui, que la crise existe. L'on peut s'en consoler chez nos voisins à la pensée qu'elle sévit également ailleurs.

(L'Ecole.)

* * *

Gare aux yeux de vos élèves. — « Les yeux, sujets à plusieurs affections, doivent être l'objet de beaucoup de soins, écrivait déjà Celse au Ier siècle ; car ils contribuent pour une grande part aux charmes et aux besoins de la vie. »

A ce sujet, le devoir de tout éducateur est très étendu. Le premier, il doit, non seulement par de bons conseils, mais aussi par son action infatigable, prévenir les maladies d'yeux des enfants qui lui sont confiés.

L'enfant, touchant à tout, n'est pas un modèle de propreté, tant s'en faut. Sans tenir compte de l'état de ses mains, il ne se fait aucun scrupule

de les porter à ses yeux ; de là des *blépharites* qui surviennent ou qui sont entretenues par ces attouchements malpropres. Il faut donc surveiller les mains des enfants et plus particulièrement de ceux qui ont les yeux malades. Que les inspections de propreté soient fréquentes et sévères !

L'examen des statistiques nous renseigne sur le chiffre proportionnel de la *myopie* dans la population scolaire. Le Dr Hermann Cohn, de Breslau, s'est imposé la tâche d'examiner lui-même 10,060 élèves de toute catégorie ; il a relevé 1004 myopies, dont 10 héréditaires, et 58, conséquences d'autres affections oculaires.

Les tableaux dressés par ce patient observateur nous apprennent en outre :

1° *Qu'il n'existe pas d'écoles sans myopes,* même quand ni l'instituteur ni les parents ne s'en doutent ;

2° Que, relativement rares dans les écoles de villages (1,4 p. 100), les myopes sont 8 fois plus nombreux dans celles des villes (11,4 p. 100) ;

3° Que, dans cette proportion de 11,4 p. 100, 6,7 p. 100 se trouvent dans les écoles primaires.

Or, il n'est pas impossible d'éviter les causes qui favorisent l'apparition et le développement de la myopie.

D'abord, pas de surmenage visuel. Les livres scolaires doivent être imprimés en gros caractères, aux pleins bien marqués, avec des intervalles suffisants entre les mots et entre les lignes. Une mauvaise impression, des caractères usés, des lettres mal venues ou baveuses, un texte serré et compact sont malheureusement des défauts trop communs dans ces sortes de livres, où l'on ne vise souvent que le bon marché. Pour économiser quelques centimes, combien d'yeux ne risque-t-on pas de gâter !

Il faut aussi éviter que l'écolier ne s'approche trop de son livre ou de son cahier. Pour les premiers éléments de lecture, l'emploi du tableau serait préférable à celui du livre. Avec les tableaux, les enfants, debout, regardent à distance, profitent en commun de la leçon et ne subissent pas les inconvénients d'un livre placé trop près de leurs yeux.

En 1844, le gouvernement bavarois, frappé de la fréquence de la myopie dans les écoles, ordonna que les murs des classes seraient peints en vert ou en gris pâle, les fenêtres garnies de rideaux verts, les bancs placés de manière que les élèves n'eussent jamais les yeux tournés du côté des fenêtres. L'écriture manuscrite ne devait pas être trop petite, l'encre trop pâle ni le papier trop gris. Il était défendu aux élèves de lire ou d'écrire au petit jour, soit le matin, soit le soir. Enfin, ils devaient tenir leur livre ou leur cahier à 27 centimètres au moins des yeux. Ces règles sont excellentes et n'ont rien perdu de leur valeur.

Le mobilier scolaire, table et banc, doit varier suivant la taille de l'enfant. Il sera disposé de manière à faciliter et même à imposer un écart de $0^m,30$ environ entre les yeux et la table, pour empêcher la tendance qu'ont les enfants à trop s'approcher de leurs livres.

L'écriture sur l'ardoise au moyen du crayon d'ardoise est adoptée dans presque toutes les petites classes. Il faudrait y renoncer, car les lettres écrites par ce procédé, en supposant le reflet évité, ne se lisent pas à une grande distance. L'enfant, pour les tracer ou pour les lire, est donc obligé de s'approcher trop.

Quand l'éclairage diminue, nous sommes obligés de nous pencher sur le livre que nous lisons. Pour que l'élève ne s'approche pas trop de son livre ou de ses cahiers, il faut donc qu'il ait à sa disposition un éclairage suffisant. En principe, les enfants ne devraient travailler qu'à la lumière naturelle. Et certains modes d'éclairage sont particulièrement fâcheux. Il faut éliminer sévèrement les bougies, les petites lampes à essence et les becs de gaz dits « papillons », dont la lumière vacillante est cause de fatigue. Ne pas abuser non plus de la lumière trop vive de l'électricité, et l'adoucir au moyen d'ampoules en verre dépoli. Les lampes à huile ou à pétrole et les becs de gaz à manchon munis d'un bon abat-jour peuvent être employés sans trop d'inconvénients.

Ayant constaté la myopie d'un élève, que faire ? Avertir les parents et leur donner le conseil de consulter un médecin oculiste.

(Le journal des instituteurs.)

* * *

L'instruction et le programme des écoles. — Je voudrais dire quelques mots sur le programme des écoles, ou collèges, en général.

Il y a deux manières d'établir le programme de nos écoles.

La première consiste, dans les écoles primaires, à prévoir l'écriture, la lecture, la composition, l'arithmétique, branches principales pratiques et nécessaires pour le développement général de l'enfant ; mais auxquelles on donne cependant une importance limitée, un temps un peu restreint, parce qu'il faut l'occuper aussi à diverses autres branches : histoire, géographie, sciences naturelles, auxquelles on consacre de nombreuses heures, au détriment des branches essentielles dont nous avons parlé. Cette méthode pousse à l'érudition, et moins au développement général.

L'autre manière fait dans les écoles une part très large et prépondérante aux branches principales (écriture, lecture, calcul) qu'elle étudie d'une manière plus approfondie et plus complète, en accordant aux autres branches et aux sciences une place moindre et plus restreinte. Elle cherche non pas tant à donner beaucoup de connaissances qu'à donner la faculté et la facilité de comprendre et d'acquérir plus tard des connaissances nombreuses que l'école la mieux tenue ne peut donner.

Le programme de l'école primaire est souvent chargé, très chargé. Fréquemment, le programme de l'école, l'instruction vise surtout à enseigner aux enfants une foule de choses, à leur emboquer, bon gré mal gré, une quantité considérable de connaissances diverses. On veut qu'ils sachent beaucoup, beaucoup de choses et par le menu. C'est du gavage. On est si copieusement nourri qu'on ne peut pas digérer.

Cette méthode est, selon nous, très discutable.

Avant tout l'instruction devrait consister à donner certaines connaissances générales nécessaires à la vie de l'homme, à apprendre à bien écrire, à bien lire et à bien comprendre ce que l'on lit ; à bien calculer, à savoir bien faire de tête et par écrit les comptes nécessaires pour les affaires qui se traitent journellement et communément.

Mais, par ces études, le programme doit viser à former le jugement des élèves ; à leur faire un bon esprit dans un corps solide, ce que les anciens appelaient : « *Mens sana in corpore sano.* »

C'est à cela qu'on s'appliquait autrefois plus fortement... Les écoles

n'apprenaient pas tant de choses. Elles ne donnaient guère, avec des connaissances limitées, goutte à goutte en quelque sorte, qu'une intelligence prompte et sûre, un discernement net et délicat, les qualités qui font qu'un homme pense droit et raisonne juste. Sur ce fond de bon esprit, on s'efforçait d'étaler un fond de connaissances très générales à peu près comme on étend des confitures sur du pain.

Il ne faut pas ingurgiter des connaissances aux enfants, sans réflexion et sans distinction. On veut leur apprendre beaucoup trop à la fois, et, dans quelques années, ils n'en sauront plus rien. Que de choses nous avons sues que nous avons oubliées ! ! ! On aura bourré ces élèves de faits, de chiffres, de noms, de dates ; mais ils manqueront d'idées générales, et ce sont les idées générales qui forment la trame solide et permanente de l'instruction. Les détails, les faits, les dates, ah ! comme tout cela fuit vite de la mémoire... Il n'en reste rien au bout de quelques années. Ce qui demeure est un esprit développé et ouvert. C'est ce qu'il faut chercher à former dans l'instruction et dans l'éducation, par un programme bien conçu, bien rempli et pas trop chargé !

(Echo vaudois.)

BIBLIOGRAPHIES

Ce que chantaient nos grand'mères. Album grand 22 × 27. Illustrations de Jeanne Pfluger. Cartonné 5 fr. Librairie Payot & Cie, Lausanne.

De tout temps les enfants ont éprouvé le besoin de chanter au milieu de leurs jeux et de leurs rondes, et c'est aussi une grande ressource pour les parents de les voir se distraire ainsi. Les albums qui existaient n'étaient pas faits exclusivement pour notre pays et il devenait nécessaire d'offrir à la jeunesse romande un choix de chansons connues chez nous. C'est à quoi l'on s'est efforcé dans le présent album. Ces rondes, berceuses et complaintes de nos grand'mères ! Quelle jeune maman n'a rêvé de les avoir sous la main pour les apprendre à ses tout petits, en songeant aux douces heures du passé où elle les entendait répéter d'une voix chevrotante, en berçant une poupée chérie ! *Ce que chantaient nos grand'mères* apporte : « Il était une bergère », « Petit enfant déjà la brune », « Nous n'irons plus au bois », « Malbrough », « Les Marionnettes », « Cadet Roussel », et tant d'autres de ces naïfs et tendres couplets d'autrefois où revit l'âme même des mœurs et des choses du bon vieux temps. Il faut aussi attirer l'attention sur les illustrations de cet album : Le talent de Mme Jeanne Pfluger s'est donné libre carrière dans ces scènes aimables et riantes qui encadrent, d'une façon pittoresque, ces vieux refrains aimés de nos grand'mères.

* * *

La Revue hebdomadaire, son Supplément illustré paraissant le samedi. Librairie Plon, rue Garancière, 8, Paris. *Sommaire du N° du 12 janvier :*